M. Dupré.—Comment donc ! Est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

Maurice.—Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. Dupré.—Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

Maurice.—Vous ne pouvez me refuser à maman qui viendra me chercher.

M. Dupré.—Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres.

Maurice.—Mais, M. Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. Dupré, s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçants.—Dis encore un mot, ingrat.

Maurice.—Et que vous ai-je donc fait ? Vous ai-je causé quelques pertes ?

M. Dupré.—Tu m'as trompé ; je commençais à t'aimer, et je voudrais ne t'avoir jamais vu.

Maurice.—Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serais resté chez vous et je ne songeais pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'était pas mort, je ne serais pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa ; je sors de votre maison pour entrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute ?

M. Dupré.—Tu as raison ; mais pourquoi es-tu si aimable ! Je m'accoutumais à te regarder comme mon fils.

Maurice.—Embrassez-moi donc M. Dupré.